

terrain réservé à la circulation des remorqueurs. Par chance, la vitesse étant réduite, les dégâts furent limités. Seul un cruchon de gnole que "Fats" serrait sur son cœur dans sa poche revolver paraît figurer parmi les victimes, du moins si l'on se réfère à l'entre-filet publié par le "Chicago Defender" en date du 31 décembre 1928. Humide et défrisé, mis en retard de surcroît par l'accident, le musicien en route pour l'exil apprit, lorsqu'il arriva enfin au môle 786, d'où devait partir, à destination de Shanghai, l'Albert XV, paquebot transatlantique de ligne, que l'Albert XV était déjà parti. Déçu et sans gin, "Fats" s'endormit sans plus tarder à même le quai, malgré le vent, la neige et la froidure insistante. Le lendemain à l'aube, vers midi, il sut qu'il avait fort bien fait de dérailler, puisque l'Albert XV avait coulé corps et biens. Aucun survivant ne fut retrouvé, mais des caisses de whisky renfermant des fusils et des balles dépareillées (dont aucune, du reste, n'entraîna dans l'un quelconque des fusils), furent repêchées à la surface de la mer. On murmura qu'un chalutier soviétique, maquillé en cuirassé, avait envoyé par le fond les innocents trafiquants pour n'être pas pris dans les eaux territoriales. On sait aujourd'hui que le navire sauta sur une mine japonaise judicieusement disposée en ce lieu durant la guerre russo-nipponaise... Les fusils et les balles furent cédés gracieusement à la défense passive mexicaine qui les revendit ensuite à l'armée française, laquelle les mit en service lors de la grande offensive allemande de mai-juin 1940...

Quoi qu'il en soit, on s'en doute, le jeune pianiste, élève de James P. Johnson et de Pablo de Sarasate, devint blême apprenant ce qui était arrivé et, la sueur au front malgré le froid insinuant du 1<sup>er</sup> janvier, jura sur le Coran qu'il resterait à la maison désormais et se consacrerait à l'art des musiques écrites, au lieu d'aller chercher au cœur de l'Inde éternelle les secrets de la Sagesse et la Musique des Dieux. Ainsi fit-il, encore que, de temps en temps, le démon de la découverte lui aiguillonnait les flancs qu'il avait larges, il lui arriva de donner de légers coups de canif dans le contrat et de prendre la mer. A tout le moins était-ce en direction de terres civilisées, l'Europe, berceau d'une civilisation que le monde entier nous envie... A tout le moins était-ce sur des rafiot moins précaires que l'Albert XV, qui ne transportaient, outre les passagers, que du Coca Cola et d'inoffen-



sives cigarettes.

Par exemple, il fut londonien et parisien en 1932 et il joua même, en catimini, sur les grandes orgues de Notre Dame. Les mauvaises langues racontent qu'il s'agit d'une légende. Pourtant, le titulaire de l'instrument à l'époque se rappelait fort bien cette prestation impromptue de "Fats": il en avait lu tous les détails au verso de la pochette d'un disque consacré à "Fats" Waller... Six ans passèrent. "Fats", pianiste/organiste au chômage au temps de la dépression, devint, à partir de 1934, un pianiste/organiste débordé d'ouvrage. Mais tout cela, nous le savons déjà, puisque trois double-albums RCA donnant à entendre le meilleur de la période 1934-38 sont déjà disponibles... A l'été de 1938, Thomas revint donc visiter Londres — qu'il n'avait entrevu, six ans auparavant, que de nuit. De vieux copains, Spencer Williams, Adelaïde Hall la chanteuse de sucre et de miel, s'étaient il est vrai installés dans les environs. Ils l'accueillirent sans tristesse. Avec joie, "Fats" trouva l'Angleterre, puritaine et barricadée, à son goût. Décadent osé de bon ton, il parvint à séduire farouche Albion qui voulut se le garder. Il ne demandait pas mieux, mais Harlem veillait et récupéra son bien. Néanmoins, un an plus tard, il déjoua sa surveillance et reprit le chemin des Iles britanniques avec, en tête, l'idée bien arrêtée de tourner en Scandinavie tout en faisant un petit crochet par Paris. A Londres, "Fats" grava bien, par deux fois (la version initiale, brisée en mille morceaux, est toujours inédite), sa merveilleuse *London Suite*. Il fit bien quelques émissions pour la BBC et pour Radio Luxembourg (version anglaise). En revanche la tournée et le petit crochet tombèrent dans le lac: on parlait de guerre en ce temps-là.

Rentré en son pays qui répugnait à admettre son génie parce qu'il était un peu trop sombre ("Fats", bien entendu — pas le génie, qui était clair comme le jour), Maître Waller ne sortira plus des États-Unis, grand espace incapable, pourtant, de le contenir — de le saisir.

La preuve? En 38, lors de la tournée dans le Sud avec le big band (celui que l'on peut entendre dans la première plage de ce recueil et dans les dernières du précédent), "Fats" fut fréquemment agressé. On sabota sa voiture, on en lacéra les pneus, on finit même par la brûler, à défaut de pouvoir le brûler lui-même: il était vraiment trop gros. Quand le vandalisme faisait son œuvre, "Fats" réquisitionnait un wagon pullman entier pour lui et son orchestre, faute de quoi, la tournée risquait fort de s'interrompre brutalement. En général, la tournée continuait. Les trains jouèrent un rôle bien différent dans la carrière de Waller — on peut même dire qu'ils y mettront fin — mais là n'est pas encore la question. De pareils incidents n'étaient point rares alors dans le Sud accueillant et profond. En 1939, le frère de Thomas fut grièvement blessé dans une rixe provoquée par des blancs. La même année, Billie Holiday chantait ces fruits étranges et calcinés qui pendaient aux arbres de certains vergers sudistes...

Les musiciens noirs originaires du Sud, lorsqu'ils avaient eu la chance d'en sortir, ne voulaient pour rien au monde y retourner. Ceux du nord faisaient des pieds et des mains pour ne jamais descendre. New Yorkais, "Fats" descendit pourtant plusieurs fois... Dans sa ville natale, le Yacht Club (d'où furent retransmises de fabuleuses émissions radiophoniques), puis le Théâtre Appolo lui offrirent d'ombragés havres de paix, comparés aux dancings surchauffés d'en bas où il fallait parfois jouer à poil quand le système d'aération tombait en panne. Les studios de la RCA à New York, à Camden, à Chicago, le réquisitionnèrent plus souvent qu'à son tour (ce dont nul, en fait, ne songera à se plaindre). La radio fit de même. Grâce à elle et au producteur Martin block, il eut la joie, en décembre 1938, de jouer aux côtés de son vieux complice Louis Armstrong, une séance étonnante, la seule rencontre connue entre deux géants... Cela aussi, d'une certaine manière, c'est un grand voyage...

## Toujours la grande forme

"Fats" a tant enregistré qu'il est, somme toute, normal de préférer certains de ses disques à d'autres. La question de la sélection demeure néanmoins fort cruelle, puisque aussi bien, quelles que puissent être les préférences personnelles, il n'existe aucun disque de "Fats" qui soit réellement mauvais! En tout cas, une chose est sûre: on ne trouvera ici (pas plus, du reste, que dans les trois précédents "indispensables") rien de médiocre ou de simplement moyen. En 1938, le pli est bien pris. Le "Rhythm", parfaitement rodé, est depuis longtemps déjà un groupe régulier à part entière, au personnel relativement stable. Quant au grand orchestre (qui comprend d'ailleurs tous les membres du "Rhythm"), il est lui aussi tout à fait régulier. Malheureusement, il enregistre assez peu, "Fats" paraissant préférer, lorsqu'il se rend au studio, ne s'encombrer que d'une formation légère. Pourquoi trimbaler une horloge quand une montre fait l'affaire? Cependant, le 12 avril 38, le big band fut tout de même à l'honneur, qui grava quelques excellents titres. *In the Gloaming*, *Skrontch*, *The Sheik of Araby*, ont déjà été inclus dans le volume 6 (RCA PM 45696). Un quatrième morceau, le charmant *Hold my Hand*, sert d'ouverture à ce nouveau recueil. Il faudra désormais attendre 1940-41 pour retrouver la grande machine en séance: encore quelques petits chefs-d'œuvre pour les volumes 9/10!...

Dès le second morceau, *If I were You* (juillet 1938), le "Rhythm" revient en force. Les quelques changements de personnel intervenus en 1939 (principalement, le remplacement du fidèle trompettiste Herman Autrey par John "Bugs" Hamilton, lui-même membre du grand orchestre et, par conséquent, familier de la musique de "Fats") n'en modifieront point l'équilibre, n'en atténueront pas la fougue ravageuse. Au fond, on pourrait tenter de diviser en deux le répertoire de diverses manières: d'un côté, les chansons à la mode de l'heure (de loin les plus nombreuses) transformées en pures œuvres de jazz par la magie wallérienne, d'autre part les compositions personnelles ou celles des amis proches (James P. Johnson, Andy Razaf, J.C. Johnson...) qui n'ont guère besoin de recevoir un traitement spécial. En fait, les choses n'ont pas changé depuis les débuts du "Rhythm", encore qu'il soit peut-être bon de remarquer, touchant ce recueil en particulier, que les compositions originales (ou fraternelles) s'y trouvent un peu mieux représentées qu'à d'autres époques. Il faudra donc porter une attention de tous les instants à des interprétations comme *Yacht Club Swing*, *Hold tight*, *Anita* (dédié à l'épouse de "Fats"), *What a pretty Miss*, *Squeeze Me* (une composition déjà vieille de treize ans), *Swing-a-Dilla Street* et *Old Grand Dad* (dédié, non point au grand papa de "Fats", mais à sa marque de liqueur favorite). Il faudra aussi apprécier de quelle manière "Fats" fait siens des standards (*Darktown Strutters' Ball*, *I can't give You anything but Love*) ou des thèmes déjà popularisés par d'autres jazzmen (*Undecided*, *Tain't What You do*). Il faudra décerner, sans doute, une mention spéciale au délirant *Spider and the Fly*, à l'adorable *Two sleepy People*, au délicieux *Honey Hush*, au très parodique *I'll dance at your Wedding*...

Une autre façon de couper en deux le répertoire consisterait à mettre à gauche les chansons humoristiques, ironiques, grinçantes (par exemple *Fair and Square*, *I'll dance at your Wedding*, *The Spider and the Fly*, *Your Feet's too big*, *Old Grand Dad*, *You run your Mouth*, *I'll run my Business*, etc.) et à droite celles qui paraissent simplement relever de la tendresse (*Two sleepy People*, *Kiss Me with your Eyes*, *Honey Hush*, *Squeeze Me*, etc.). Idée intéressante de classification certes, mais qui possède l'inconvénient de couper également en deux la personnalité de "Fats"! Comment en effet pourrait-on ne décou-

vrir que de la tendresse là où une douce et saine ironie n'arrête pas de tisser sa toile? Comment pourrait-on n'apercevoir qu'humour rabelaisien, ironie mordante, coup de pied aux idées reçues et aux institutions féroce ment tournées en dérision, là où la tendresse voilée, pudique, est toujours appréhendée comme le vrai support de l'édifice? Comment, dans ce cas, vouloir séparer ce qui se trouve indissolublement lié? "Fats" Waller n'est pas parfois un tendre et parfois un humoriste caustique. Il est toujours, dans toutes circonstances, les deux à la fois! Impossible d'entrevoir l'un des aspects sans aussitôt découvrir l'autre, plus ou moins volontairement dissimulé. Rien à faire: "Fats" Waller ne se laisse pas découper en rondelles! Pour le saisir, l'aimer, il faut le prendre tout entier, tel qu'il est, à bras-le-corps, sans faire de détail! Et c'est un sacré morceau!

Daniel NEVERS  
(1<sup>er</sup> avril 1985)



(Continued from front cover...)

could not be persuaded to resume work. Fats then tried to take a train — a delicate matter as he was in the habit of not giving back the things he took (ask Luckey Robert if you see him!). Having at last succeeded, our hero thought he could relax but the train took it into its fantastical mind to go through a tunnel reserved for freighters and thus derailed. Fortunately, as it was travelling at a very reduced speed, damages were few: the only casualty reported — if one is to believe the stop press item in the issue of the *Chicago Defender* dated December 31st 1928 — was a flask of booze which Fats treasured against his heart in his breast pocket. Haggard, ruffled and soaked through, our musician made it at long last to Pier 786 where he was due to embark for Shanghai, only to discover that the Pacific Liner Albert XV had already gone. Ginless and disappointed, brave Fats curled up on the spot (a large one) and fell instantly asleep on the pier despite wind, snow and seasonable cold. By dawn the next day — around 12 o' clock, noon — he blessed his luck for having derailed: the liner Albert XV had sunk leaving no survivors. Subsequently, a large number of whisky cases were found afloat and rescued: they contained guns and a curious assortment of bullets which did not match the guns. It was then rumoured that a Russian fishing boat masquerading as a battleship had torpedoed the innocent gunrunners in order to avoid being reported in territorial waters. However, the truth has since been brought to light and it is now an established fact that the Albert XV hit a Japanese mine which had cunningly been placed there during the war between Japan and Russia... The guns were graciously donated to the Mexican Civil Defense which passed them on to the French Army in

exchange for a small sum of money. Indeed they would appear to have been used by the French during that famous German offensive of May-June 1940...

Be that as it may, one can reasonably assume that our young pianist, a disciple of James P. Johnson and Pablo de Sarasate, rather paled at the news. An unnatural sweat beading his brow despite the freezing cold of this first day of a new year, he swore on the Coran not to leave home again and to dedicate his talents to decadent music rather than to pursue the secrets of wisdom and the music of the Gods into the very heart of Immortal India. Mostly, he stuck to his vows. But the demon of adventure predictably spurred his oversized flanks, urging him to occasional breaches of contract: he did take to sea a few times but only ever sailed to the civilised shores of the old Europe, cradle of a world coveted culture, and he took good care to embark on respectable liners which, unlike the Albert XV, transported passengers with a harmless cargo of Coca-Cola and cigarettes.

To give an example of one such breach of contract, he was in London and Paris in 1932 and even played on the sly on the organ of Notre Dame. A few wicked tongues protest that this is merely a legend however, the organist in title at the time had a clear memory of this improvised performance by Fats: he had read a detailed account of it in the sleeve notes of a Fats Waller album...

Six years went by. Fats who had been an unemployed pianist-organist during the depression became a much overworked pianist-organist as of 1934. Of course, we already are well aware of the fact as three double LPs published by RCA and currently being circulated cover the best of Fats between 1934 and 1938... In the summer of 1938, Thomas "Fats" Waller made another visit to a London he had barely seen six years previously — and by night at that. As a matter of fact, his old buddies Spencer Williams and Adelaide Hall, the sugar-and-honey-singer, had settled in the vicinity of the British capital and they were most delighted to welcome him back. For his own part, Fats found the stuffy puritanical England to his taste. Daringly decadent but always tasteful, he succeeded in seducing Proud Albion who would quite happily have kept him. He most certainly did not mind being thus loved but Harlem was watching him jealously and eventually managed to get him back. Undeterred, Fats defied the watchdogs and, a year later, he retraced his steps to the British Isles in the firm intention of touring Scandinavia and making a slight detour through Paris. Once in London, he did indeed record his wonderful *London Suite* — twice at that, but the original version having been shattered to smithereens has never yet been published. He also did a few broadcasts for the BBC and Radio Luxembourg (English version). However, the Scandinavian tour and detour through Paris never materialised: war noises were being heard in those days. Having returned to his native and ungrateful homeland which was loathe to acknowledge his genius — his skin was presumably a shade too dark though his genius was only too clear — Master Waller never left the US again though the country, despite its vast dimensions, remained powerless to contain him, much less to grab him. For proof, during the 1938 Southern tour with the Big Band one can hear on the first track of the present album and on the last few of the previous one, Fats was frequently assaulted. His tyres were cut to shreds, his car sabotaged and even burnt down — they would have tried to burn Fats in person but he really was too much of a handful. When vandalism was at work, Fats would commandeer a complete train carriage for himself and his orchestra failing which, the tour was apt to stop at a moment's notice. On the whole however, tours carried on. Trains will play an altogether different part in Fats' life and career — one could even venture to say that they brought both to their untimely end — but let us not deviate from our pres-

ent purpose. In those days, accidents of that sort were not exactly rare in the deep and welcoming South. In 1939, Fats' brother was seriously injured in a fight started out by a group of whites. That very same year, Billie Holiday was singing the strangely charred fruit that hung from the trees of Southern orchards...

When Southern born blacks had had the good luck to leave their native land, nothing under the sun would have brought them back there... not even all the tea in China. Those who were fortunate enough to have been born in the North were fighting tooth and nail to avoid going down South. Although born in New York, Fats went South at various times... In his home town, the Yacht Club (from which a number of wonderful radio programmes were broadcasted) and later on the Appolo Theater offered him cool and peaceful havens as compared to the grotty dance halls where one ended up playing practically in the raw if the ventilation systems failed — and they often did. The RCA studios in New York, Camden and Chicago requested him more often than not — no one today would have the bad taste to complain about it — and so did the radio. Thanks indeed to the wireless and to producer Martin Block, Fats had, in December 1938, the immense pleasure to play along with his old accomplice Louis Armstrong in an amazing session which remains to this day the only known encounter between the two giants... But that again is another story, another trip altogether...

## Still rolling along...

Fats has recorded so much that one understandably prefers some records to others. However, the delicate question of selection remains difficult not to say painful for, personal preferences being as they may, there does not exist a single bad recording of Fats. One thing indeed is absolutely certain: the present album (like the three previous "Indispensable" volumes for that matter) does not contain anything mediocre or even simply average.

In 1938, the act is already well together. The "Rhythm" is a long broken in group with a relatively stable personnel. The Big Band (which in fact incorporates all members of the "Rhythm") is just as stable although, unfortunately, it has not recorded very much. Indeed, Fats seemed to prefer going into the studio with a lighter formation — why bother to carry the town clock with you when a watch will do the trick? Still, on April 12th 1938, the Big Band was honoured with a recording session, immortalizing on wax a handful of excellent numbers. In the *Gloaming*, *Skrontch*, and *The Sheik of Araby* have already been included in volume 6 (RCA PM 45696). A fourth piece, the delightful *Hold my Hand*, opens the present album. The huge machine will not be seen again in session until 1940-41: another few masterpieces to be included in volumes 9 and 10...

With the second piece, *If I Were You* (July 1938), the "Rhythm" makes a strong come back. The few changes in the composition of the group (chiefly the replacement of the faithful trumpet Herman Autrey by John "Bugs" Hamilton, a member of the Big Band and thus familiar with Fats music) will not alter its devastatingly fiery spirit. Thinking about it, one could attempt at splitting the repertoire down the middle: one could for example put together the fashionable tunes of the days (by far the most numerous) turned into pure jazz by the Waller magic and set aside personal composition and compositions by close friends (James P. Johnson, Andy Razaf, J.C. Johnson...) which do not require any special treatment. In fact, things have changed very little since the early days of the "Rhythm" although one should perhaps point out that personal and "friendly" compositions are rather better represented in the present volume than they have been at other times. It will thus be necessary to pay particular attention to the

## DANS LA MÊME COLLECTION

### LOUIS ARMSTRONG

vol. 1 & 2 PM 43269  
vol. 3 & 4 NL 89279

*Town Hall Concert*  
PM 45374

### CHARLIE BARNET

vol. 1 & 2 PM 45689  
vol. 3 & 4 NL 89483

### COUNT BASIE

PM 43688

### SIDNEY BECHET

vol. 1 & 2 PM 42409  
vol. 3 & 4 PM 43262

vol. 5 & *Parassié Sessions*  
PM 45728

### BIX BEIDERBECKE

NL 89572

### BUNNY BERIGAN

PM 43689

### CHU BERRY

NL 89481

### CAB CALLOWAY

NL 89560

### BENNY CARTER

PM 42406

### TOMMY DORSEY

vol. 1 & 2 PM 43692  
vol. 3 & 4 NL 89163

TOMMY DORSEY / FRANK SINATRA  
PM 43685

### DUKE ELLINGTON

vol. 1 & 2 PM 43687  
vol. 3 & 4 PM 43697

vol. 5 & 6 PM 45352  
vol. 7 & 8 NL 89274

vol. 9 & 10 NL 89582

### DIZZY GILLESPIE

PM 42408

### BENNY GOODMAN

vol. 1 & 2 PM 43176  
vol. 3 & 4 PM 43684

*Grand Orchestre*

vol. 1 & 2 PM 45354  
vol. 3 & 4 PM 45727

### COLEMAN HAWKINS

NL 89277

### ERSKINE HAWKINS

vol. 1 & 2 PM 43257

## FLETCHER HENDERSON

PM 43691

### EARL HINES

vol. 1 & 2 PM 42412  
vol. 3 & 4 PM 43266  
vol. 5 & 6 PM 45358

### JOHNNY HODGES

PM 42414

### McKINNEY'S COTTON PICKERS

vol. 1 & 2 PM 42407  
vol. 3 & 4 PM 43258  
vol. 5 NL 89161

### MEMPHIS BLUES

NL 89276

### GLENN MILLER

*Army Air Force Band*  
PM 43172

*The Swinging Mr Miller*  
NL 89162

### JELLY ROLL MORTON

vol. 1 & 2 PM 42405  
vol. 3 & 4 PM 43170

vol. 5 & 6 PM 43690  
vol. 7 & 8 PM 45372

### BENNIE MOTEN

vol. 1 & 2 PM 42410  
vol. 3 & 4 PM 43693

vol. 5 & 6 PM 45688

### KING OLIVER

PM 42411

### RAGTIME 1900-1930

PM 45687

### DM REDMAN

NL 89161

### DJANGO REINHARDT

PM 45362

### ARTIE SHAW

vol. 1 & 2 PM 43175  
vol. 3 & 4 PM 43699

### WILLIE "THE LION" SMITH

PL 43171

### JACK TEAGARDEN

vol. 1 & 2 PM 45695

### FATS WALLER "piano solos"

PM 43270

### FATS WALLER

vol. 1 & 2 PM 43686  
vol. 3 & 4 PM 43696

vol. 5 & 6 PM 45696  
vol. 7 & 8 NL 89273

### PAUL WHITEMAN

PM 42413

interpretation of *Yacht Club Swing*, *Hold My Hand*, *Anita* (dedicated to Fats wife), *What a Pretty Miss*, *Squeeze Me* (a composition dating back some 13 years) *Swing a Dilla Street* and *Old Grand Dad* (dedicated not to Fats grand father as one may believe but to his favorite brand of booze). One need also appreciate the way in which Fats appropriates the old standards like *Darktown Strutters Ball* or *I Can't Give You anything but love*, as well as other themes popularised by other jazzmen like *Undecided* or *Tain't What you do*. Special prizes will very likely be given to the nutty *Spider and the Fly*, to the lovely *Two Sleepy People*, to the delectable *Honey Hush*, to the most parodic *I'll Dance at Your Wedding*...

One could also attempt to cut the repertoire down the middle by separating songs which are humorous, ironic or grating (*Fair and Square*, *I'll Dance at Your Wedding*, *The Spider and the Fly*, *Your Feet's too Big*, *Old Grand Dad*, *You Run Your Mouth*, *I'll Run my Business*, etc.) from songs which seem to proceed from mere tenderness (*Two Sleepy People*, *Kiss Me with Your Eyes*, *Honey Hush*, *Squeeze Me*, etc.). Though the idea appears interesting, it has the distinct disadvantage of splitting Fats personality down the middle as well. Indeed, how may one see only tenderness in a work permeated through with gentle but some irony? How could one be blind

enough to notice only the devastating humour, the grating irony, the kick in the teeth of preconceived ideas and ridiculed institutions in a work where a discreet tenderness can always be perceived as the corner stone to the whole edifice? How then is one to try and separate what is undeniably and indissolubly linked together? Fats Waller is not alternately tender and caustic. He is always both at one and the same time whatever the circumstances. No matter how you try and separate these two aspects, the minute one emerges, the other is immediately found lurking under the surface and probably not by chance. There is nothing doing, Fats will not be sliced up as a common piece of salami. In order to understand and love him, one must take him as a whole, just as he is, without leaving any... and he's pretty damn big...

(Almost free) translation: Danièle LARUELLE  
(April 1st, 1985)

Translator's note: Methinks the author does drink too much... but perhaps he's no fool!